

**PASCAL GRÉGOIRE**

# **L'APOGÉE**



## Chapitre 1

### Fais ce que je dis, pas ce que je fais

Mon prochain anniversaire me préoccupait. Je sentais en moi monter une terrible angoisse, j'empruntais un couloir inconnu, avec au bout une porte dont je devinais qu'elle allait s'ouvrir sur un océan menaçant.

Le Luberon était déjà loin dans nos souvenirs. Le fameux anniversaire n'avait jamais été fêté. Le jour J, j'avais invité nos meilleurs amis pour un dîner mais Inès m'avait interdit de préciser son âge, je m'étais contenté d'acheter un gâteau où j'avais planté une bougie symbolique, orpheline, qui avait été soufflée de manière expéditive. Personne ne posa de questions, la messe était dite, la crise était passée.

Les anniversaires qui avaient suivi n'étaient que de légères répliques qui se dissipaient très vite dans quelques coupes de champagne. Parfois nous envisagions même la retraite avec une certaine excitation. Pourquoi ne pas vivre dans des villes différentes pendant quelques mois et ne jamais revenir à Paris ? Rome ? Stockholm, Buenos Aires, Tokyo, Calcutta, Shanghai, la liste était inépuisable, de vrais voyages sans date de retour. Tout doucement, alors que les enfants partaient de la maison, nous retrouvions notre vie de jeune couple, concentrés l'un

vers l'autre, avec la sensation de tout recommencer, de redécouvrir une insouciance juvénile, de ne pas penser à demain ou à après-demain.

Les confinements ne nous avaient pas ennuyés, ils avaient été en quelque sorte l'antichambre de notre vie d'après, et c'était à peine avouable, nous avions adoré ces temps suspendus, ces parenthèses dans la course vers la porte de sortie, ralentir pour repousser la fin, comme lorsque nous ne voulons pas finir un bon livre et que nous conservons quelques pages pour le lendemain.

Entre-temps, j'avais décidé de m'accorder une pause, de changer de trajectoire. J'avais vendu ma boîte. Inès m'avait encouragé : « Depuis le temps que tu nous parles de tout plaquer pour écrire ! » J'approchais de la soixantaine, c'était le bon moment.

De son côté, Inès continuait à bosser comme une folle, enchaînant réunion sur réunion avec une énergie débordante. L'épisode de la défaillance lors de la randonnée était effacé, oublié : elle courait, tranchait, décidait, orientait, dirigeait. Elle remontait la rivière, se mêlant aux plus jeunes, respirant le même air qu'eux, faisant la peau à la vieille.

Parfois, Inès me dévisageait, un peu songeuse. Elle semblait douter de ma faculté à bien vieillir. Je la soupçonnais d'avoir peur que je me laisse aller. Un jour, elle me poussait à prendre rendez-vous chez le dentiste pour un détartrage, un autre, elle m'encourageait à me rendre à la clinique pour un check-up. Un soir, j'avais retrouvé sur mon bureau un courrier de l'assurance maladie m'invitant à faire un test colorectal alors que j'étais persuadé de l'avoir jeté. Inès n'abordait jamais le sujet de mon

passage à la soixantaine, elle n'évoquait pas notre différence d'âge. Elle parlait de nous, insistant pour que nous restions dignes, déblayant avec sa main les pellicules sur mon épaule, ou prenant ma brosse à dents usée pour la changer contre une neuve. À l'âge où les poignées d'amour, qui a pu inventer une expression aussi idiote, à l'âge donc où des poignées de vieillesse s'installent pour de bon, la question se pose : faire ou ne pas faire une fête pour ces satanés 60 ans. Je me suis remémoré mes anniversaires, surtout les dizaines. Celui des 10 ans ne compte pas. Les 20 ans sont ceux qui nous propulsent dans la vie d'adulte, le plus bel âge de la vie, expression sans appel. Mes 30 ans, je m'en souvenais, c'était très sympa. Mes 40 ans, couché trop tard, je me rappelais aussi. Pour mes 50 ans, nous n'avions pas dansé.

Un matin au petit déjeuner, Inès me demanda enjouée :

— Tu vas faire un truc cette année pour ton anniversaire ?  
Une soirée ça serait bien, on ne voit jamais personne !

— Oui, une grande fête, et cette fois-ci nous allons danser !

Comme beaucoup de choses dans ma vie, la réponse m'avait échappé... Je tenais à passer ce cap avec panache et joie, à l'inverse de celles ou ceux qui préfèrent esquiver et se colorer les cheveux !

Ce moment de bravoure passé, je me posais la question à voix haute en pensant à l'organisation de ce funeste anniversaire :

— Par où commencer ?

— Par la liste, mon chéri !

Comment faire cette liste, par quel bout de ma vie démarrer ?  
Quelques jours plus tard, me voilà assis à mon bureau devant

une page blanche, comme à l'accoutumée. Je suis en panne d'inspiration depuis plusieurs mois, au moment où j'ai décidé de passer mes journées à écrire. À côté, encore dans sa boîte, le stylo plume offert par Inès pour m'encourager. Je décide de procéder par étapes et avec méthode, pas question de faire une longue liste puis d'éliminer des noms, je préfère être sélectif d'emblée puis repêcher quelques noms, par gentillesse ou par indulgence selon les cas.

J'aime l'idée de faire la liste sur papier, afin de retirer, ajouter, rayer, compter, et de tout remettre au propre une fois l'exercice terminé. Je commence par la famille, j'hésite à y ajouter mes frères et sœurs, oncles et tantes, nièces et neveux, cousines et cousins, issu germain ou pas, marraine et parrain, les pièces rapportées, peut-être à soustraire, non pas que je n'aie pas envie de les voir, bien au contraire, mais si je regarde les choses de manière comptable, le chiffre que je viens de noter fait peur : 62 personnes. Cette décision est pénible à prendre, à quoi bon fêter ses 60 ans sans ceux avec qui vous avez partagé votre enfance ? D'un autre côté, ce n'est pas mon mariage ni mon enterrement, enfin, pas tout à fait encore.

Lors de notre dernière réunion de famille, j'ai été rétrogradé à la table des vieux. Chez moi, c'est très simple, les enfants sont tout à gauche, les ados à leur droite, les adultes après eux et les seniors ferment le banc. Ma place est désormais avec eux, là où les sujets de conversation sont prémonitoires, où toutes les facéties auxquelles l'âge nous expose sont passées en revue, les rhumatismes, l'arthrose, la DMLA, le glaucome, la cataracte, la prostate, la peur d'être touché par Alzheimer, de

trembler avec Parkinson. Auprès de mes nouveaux voisins la vie se replie, se renfrogne, se disloque, se recroqueville. J'avais mal vécu d'être éjecté de la table du milieu, celle des adultes, des vivants, d'avoir été repoussé si proche du précipice, oui car après il n'y a plus de table.

Je crois que je ne vais pas les inviter, ou du moins je trancherai plus tard. Je me demande aussi si je dois garder ou non l'idée d'inviter soixante personnes, une par année de vie puis je renonce, trop compliqué ce truc.

Que faire des copains d'enfance disparus, des amis de la fac, des potes de mes jeunes années au bureau, de tous ceux qui m'ont accompagné. Un premier groupe se dessine, que j'appelle « les intimes », une sorte de famille choisie, élargie, des amis que je connais par cœur et qui savent à peu près tout de moi. Ils étaient là à la naissance des enfants et aux pendaisons de crémaillère, ils sont toujours présents à chaque déménagement, à chaque fête ou quand un drame survient. J'ai toujours été surpris par ces personnes qui entrent dans notre existence et ne la quittent plus. Et même si la vie nous éloigne un peu d'eux, la géographie perd à chaque fois, l'amitié gagne toujours.

Est-ce qu'il faut que j'invite les progénitures que j'ai vues grandir, les associés et ex-associés et leurs conjoints ? Sur des post-it, j'essaie de constituer des groupes : les potes du bureau, les nouveaux amis de l'édition, les vieux potes que je ne vois plus, les copines de ma femme, enfin celles que j'apprécie, les campagnards, enfin ceux qui accepteront de monter à Paris, et puis les gens, de divers horizons, que j'ai envie de revoir.

Que faire aussi des sous-groupes : le club des randonneurs,

## L'APOGÉE

l'amicale des boulistes de Bretoncelles, les voisins de l'immeuble, du quartier, la fleuriste et le fromager, cela leur ferait tellement plaisir, mes anciens clients, du moins ceux avec qui j'adorais travailler, ma banquière, Mario, le gars qui sait tout faire et qui vous dépanne même le jour de Noël quand la chaudière tombe en panne. Je me rends compte que dans ma vie j'ai croisé beaucoup de gens formidables, humains, compréhensifs, qui ont fait que tout a été plus facile, mais voilà, on ne peut pas inviter toute la beauté du monde.

Je décide finalement de convier quatre-vingts personnes, hors de question d'avoir une salle trop remplie ou, pire, une salle dégarnie qui serait le témoin d'une vie ratée.

## Chapitre 2

### Les yeux plus gros que le ventre

Il faut que je choisisse un lieu. Au départ, je pense organiser la soirée chez moi. Je tente de tracer des plans en bougeant les meubles de notre appartement. Le salon et la cuisine peuvent accueillir du monde, une des chambres faire office de vestiaire pour que les invités y déposent sacs, écharpes, manteaux, doudounes, cadeaux emballés, cadeaux mal emballés ou cadeaux dans un sac plastique. Comment gérer la suite, si par exemple certains se mettent à danser ? Où positionner le DJ ? Je peux annexer la chambre studio de Rose au fond du couloir mais je prends le risque de balkaniser la soirée : d'un côté les rieurs fumeurs, de l'autre les calmes attablés discutant de leur maison de campagne ou du dernier venu qui les transforme du jour au lendemain en grands-parents. Contrainte supplémentaire, notre salon donne sur une cour qui fait caisse de résonance, j'ai caressé l'idée de prendre un kalachnikov pour faire taire les voisins lors de leurs dernières soirées. Il était hors de question que je leur inflige le même supplice. Assez vite, je me rends compte que notre appartement n'est pas idéal pour faire la fête, mal agencé, trop exigu, trop de voisins dans l'immeuble, et on ne va quand même pas déménager pour une soirée ! En

plus, nous venons de nous installer dans ces murs. Chercher un logement dans le Marais a été épique, tout Paris souhaite vivre dans ce quartier mais personne ne veut le quitter. La rue de Bretagne, ses bistrotts, ses magasins et son célèbre marché des Enfants Rouges, ce quartier très vivant nous laisse penser que nous ne sommes pas encore morts. J'avais bien proposé de retourner Rive Gauche, là où nous avons vécu vingt ans, mais cette idée avait buté sur l'incroyable résistance d'Inès qui ne veut pas se retrouver au milieu de vieux bourgeois, tous blancs et tout tristes. Nous avons les mêmes goûts sur beaucoup de choses mais sur ce sujet précis, le boulevard Haussmann nous divise. J'adore ce qu'elle déteste : les moulures au plafond, les parquets de Hongrie et les cheminées marbrées. À la question : ai-je le temps de la convaincre de trouver le logis de mes rêves pour faire ma fête dans un espace dégagé avant d'emménager ?, la réponse est non. À la question : si j'avais eu plus de temps, aurais-je réussi à la convaincre ?, la réponse est bien sûr la même, non. Au fond de moi, j'ai conscience d'être un peu trop stressé par l'organisation, mais si je me mets autant de pression, c'est tout simplement parce que je sais que cette soirée sonnera comme le jugement d'une vie : ma vie. Ma fête est un peu mon inventaire.

Mon appart n'est pas la solution, il est rayé de la liste, à tout jamais. Dans cette dernière je note plusieurs possibilités :

- L'appartement d'un ami
- Notre maison de campagne
- Une boîte de nuit
- Un bar

- L'appartement d'un autre ami
- Le bureau
- Un *party bus*
- Une barge sur la Seine
- Ou alors *Les Ventrus*

Je dégage d'emblée la solution des appartements des amis, les 60 ans, c'est chez soi ou dans un endroit neutre.

La maison de campagne est une bonne option, les pièces sont immenses, l'endroit somptueux, les voisins à plus de trois kilomètres ne seront pas dérangés, je peux coucher pas mal de monde et aux alentours les gîtes pullulent. En général, ils sont tenus par des Parisiens en quête d'une vie nouvelle avec plus de sens, heureux de se rapprocher de la nature jusqu'à ce qu'ils passent un premier hiver. C'est un peu ce que nous avons vécu il y a une vingtaine d'années lorsque nous avons acheté notre résidence secondaire. Derrière le mur de notre chambre, nous avons entendu les respirations d'un humain. Surmontant ma frousse habituelle, j'avais refusé que ce soit Inès qui aille vérifier, je m'étais levé, pris une chaise avec moi afin d'affronter un éventuel cambrioleur. Éclairé par ma lampe de poche, je ne découvris rien de visible dans la remise attenante. Je collais alors mon oreille au mur mitoyen avant de bondir d'un mètre en arrière... Il y avait bel et bien un monstre dans cette pièce ! Je comprenais mieux pourquoi nous avions acquis cette baraque pour une bouchée de pain : elle était hantée. Le lendemain matin, le voisin s'était bien moqué de nous, il nous avait expliqué qu'il y avait beaucoup de loirs qui hibernent dans les

maisons de la région. J'appelle Inès pour lui demander son avis sur l'idée d'organiser cette fête à la campagne. Sa réponse ne se fit pas attendre :

— Tu es sûr ?

Qui dans notre langage veut dire : « C'est une immense connerie. » Comme souvent, elle a raison. Faire mon anniversaire à deux cents kilomètres de Paris obligerait mes amis à faire leurs bagages, prendre le train ou la voiture, louer une chambre, ce que tout le monde est ravi de faire l'été pour partager un barbecue, mais en hiver, la proposition devient moins alléchante. Passé l'automne, la campagne est moche, déprimante, les arbres noirs, les champs morts, le ciel bas. J'imagine alors déplacer la date du 3 décembre au 3 août mais un second « Tu es sûr ? » résonne dans ma tête immédiatement. La maison de campagne n'aura pas cet honneur.

Boîte de nuit, bars, *party bus*, barge sont aussi dans la liste, mais jamais je ne louerai un lieu aussi impersonnel. Je raye toutes ces idées, avec lassitude.

Le bureau, enfin mon ex-bureau. C'est la pire idée possible, organiser la soirée là où j'ai travaillé transformerait l'anniversaire en pot de départ. Qui aurait l'idée saugrenue de fêter un moment si important de sa vie au milieu de ses salariés, entourés de ses dossiers ? J'élimine cette option de la liste d'un gribouillis qui ressemble à une tête de mort. Je pense au passage que faire le tri parmi les gens avec qui j'avais bossé risquait de me fâcher avec beaucoup de monde. Je décide donc d'éloigner la vie professionnelle de la vie tout court, les affaires ne faisant

pas toujours bon ménage avec l'amitié. Ne restait sur la liste que *Les Ventrus*.

Ce nom ouvre l'appétit et incarne à merveille mon envie de faire cette fête dans un grand ventre, comme celui d'une baleine où les invités auraient été avalés pour atterrir dans une caverne à la lumière tamisée, isolés de tout, festoyant tels des Gaulois au milieu de carcasses de viandes, de fumets dansants et de barriques d'alcool. Nous allions ripailler, boire le vin à la cruche, l'âme d'Obélix ne serait pas loin.

Nous allons nous essayer les coins de la bouche avec nos revers de manche, engloutir des tonnes de victuailles et se pâmer, larme à l'œil, devant des mets exquis. Souvent, on dit de moi que je suis un bon vivant, expression sottise, qui a envie d'être un mauvais vivant, pas moi en tout cas.

*Les Ventrus* est le nom de l'établissement d'un ami. Un soir lors d'un dîner Nicolas nous avait raconté son idée : lancer un restaurant nomade qui s'installerait au milieu d'une vigne, près d'une falaise, au cœur d'un parc, partout où nos yeux seraient rassasiés et où notre estomac nous murmurerait : ce serait pas mal de déguster un bon petit plat avec un verre de bourgogne ici, non ? Une construction qui apparaîtrait puis disparaîtrait, ne laissant aucune trace, aucune pollution.

Autour de la table nous avons trouvé l'idée folle et formidable. Le projet avait vu le jour après d'innombrables péripéties liées au Covid. J'avais tenté de le dissuader en lui disant de préparer un plan B. Il m'avait regardé avec un mélange d'incompréhension totale et de déception, le même regard qu'un enfant peut faire quand on lui retire son hochet. Sa folie

avait trouvé refuge à La Villette. Le lieu avait poussé rapidement, il ressemblait à un gros ventre rond, tout en bois. Juste avant l'ouverture, nous avons été invités à goûter les plats, à jouer les chanceux cobayes.

Nous avons commencé par des suprêmes de poivrons rouges et sardine, sumeshi (su-su-su), des aubergines grillées au miso, petit épeautre et crème de tofu. Chaque plat ressemblait à un poème en trois strophes, ponctué de lie de saké, d'émulsion de parmesan, de condiments ou de pickles. La cheffe observait nos réactions, écoutait nos remarques sur la qualité du bouillon, prenait des notes. Nous étions au paradis. Quand l'amour est dans l'assiette, il se balade partout autour de la table, les verres se vident et se remplissent, les rires se répondent d'un bout à l'autre, les discussions s'animent, chacun espérant que le repas ne se termine jamais.

Dans cet endroit, je me sens bien. Le grand bar au centre donne sur les cuisines qui s'offrent à la vue des convives. Sur la gauche, j'imagine déjà mettre quelques tables le long des murs, avec une vue imparable sur le canal, à droite nous pensions libérer de l'espace pour les enceintes et la piste de danse. La terrasse accueillera les fumeurs.

Nouvel appel à Inès. Cette fois elle trouve l'idée excellente, la décision est prise, nous y retournerons dîner la semaine prochaine pour commencer à organiser la soirée. Je compte sur Inès pour m'aider à organiser l'espace, son cerveau étant celui d'une architecte :

— Tu sais qu'il n'y a aucun espace perdu dans le restaurant, je ne sais pas où les gens vont mettre leurs affaires ? Et puis je

me demande comment nous allons disposer les tables que nous allons enlever, impossible de les mettre dehors... ?

Je me précipite pour appeler le timonier des Ventrus afin de savoir s'il est d'accord pour privatiser sa cabane pour la soirée :

— Je l'ai fait la semaine dernière pour un séminaire de la Cité des sciences, alors tu penses bien que pour toi, pour tes 60 ans, la maison est grande ouverte, ça va être plus amusant ! Je te prépare des idées pour le menu.

— Parfait, tu me connais, pas de truc chichiteux, surtout. Un truc généreux...

Trois jours plus tard, la liste des plats arriva sur ma boîte mail en prévision de notre rencontre pour organiser les choses :

— Caviar d'aubergines, crème de tofu au raifort, focaccia. Validé.

— Tagliatelles d'encornet à la carbonara. Non validé, allergie personnelle.

— Suprêmes de poivrons et sardine confite, riz parfumé. Déjà goûté, validé.

— Croquettes de joues de bœuf et oreilles de cochon panées sauce gribiche, salade de chou.

Hésitation, coup de fil à Nicolas :

— Tu sais moi aussi j'adore la charcutaille, mais tu es sûr pour les oreilles de cochon ? La moitié de la salle sera végétarienne.

— Pas de problème, je te remplace ça par les tatins de navets, ça plaira aux vegans !

Le lendemain, nous arrivons avant le service, Nicolas a peu de temps à nous consacrer, la cheffe débarque, les premiers clients aussi. Nous nous sommes installés dans la salle pour discuter un peu de la soirée. Le patron jette un œil inquiet en direction de la cuisine où un serveur se fait hurler dessus.

— Elle nous en fait baver, elle est douée mais ne laisse rien passer. Pour toi, j'ai négocié pied à pied avec elle. Chaque changement nécessite des palabres sans fin, pourquoi les gens talentueux sont-ils toujours pénibles ?

— Il faut aussi penser à ceux qui sont *gluten intolerant*, glisse Inès.

Elle a raison mais il faut aussi penser au-delà des *no glu* : les *lacto-free*, *nut-free*, *onion-free* et autres *garlic intolerant*. Je décide de ne pas surenchériser, cette soirée est avant tout mon anniversaire, le menu se calera sur mon estomac, pas sur celui d'un ou d'une *life intolerant*.

— Pas de souci, répond Nicolas, je vais négocier avec elle. En revanche ce qui n'est pas négociable, c'est le nombre d'invités : c'est maximum soixante-cinq, soixante-dix. Elle dresse elle-même toutes les assiettes... de toute façon je n'ai pas le droit de recevoir plus de monde !

Je goûte les vins blancs et mon choix se porte sur du muscadet, domaine de l'écu.

— Je rajouterai bien des plateaux de fromages avant le gâteau !

Je suis toujours anxieux à l'idée que mes invités repartent la faim au ventre, je préfère qu'il y ait trop plutôt que de manquer, une générosité héritée de ma mère. Elle savait nous gaver

d'amour avec de bons petits plats abondants, riches en sauce et en tendresse. Je crois bien qu'elle m'a transmis cela !

Nous poursuivons les préparatifs pendant que le chef de rang accueille les clients qui poussent la porte, émerveillés. Se restaurer ici se mérite, il faut traverser le parc de La Villette à pied ou alors trouver un parking introuvable, mais une fois dans le refuge-ventre tout est oublié. Je sais que cet endroit est le bon, je sers un verre à Inès afin de trinquer à cette soirée.

— Tu vas faire une cagnotte pour les cadeaux ? me lance-t-elle.

— J'adore tes questions qui sont des réponses...

Le muscadet est un peu à l'image de notre couple, léger, primesautier. Nous aimons nous chamailler comme des enfants. L'amour a autant de propriétés que les polyphénols.

## Chapitre 3

### Que reste-t-il de nos jours heureux

Je ne veux pas de cadeaux, vraiment pas. Je demande à tout le monde de me consacrer une soirée, c'est déjà beaucoup. En réalité, j'aimerais faire l'inverse, j'ai envie d'offrir une fête formidable à mes proches. À 60 ans, je ne suis pas sûr de vouloir accumuler des choses qui vont prendre la poussière sur une étagère ou dans un placard. Lors de mes derniers anniversaires, j'avais remarqué qu'on m'achetait surtout des livres ou des vêtements en tout genre : gants, écharpes, chaussettes en laine. Sous les emballages de papiers glacés se glissaient des messages subliminaux, « tu t'ennuies donc tu lis », « on ne savait pas quoi t'offrir », « et puis tu vieillis, tu vieillis bien certes, mais tu vieillis, et c'est bien connu, les vieux ont froid ». Je décide donc de dispenser mes invités de la corvée. Toutefois, ceux qui le souhaitent pourront faire un don à une association. L'idée me semble belle, même si cela donne un côté patronage à la soirée, ma petite douleur de prendre de l'âge serait camouflée par une grande envie d'aider les autres.

— Tu comptes faire une soirée de gauche ou tu veux vraiment faire plaisir à tes potes ?

Isabelle est comme ça, directe, cash. C'est la meilleure amie